

—D'abord parce que vous m'avez battu une première fois ?

—Et que vous allez prendre votre revanche, car vous avez déjà une jolie avance.

Lafleur sourit du bout des lèvres. Mais il était très préoccupé.

—Le second motif, continua M. Martin, c'est que, depuis longtemps, je n'avais vu d'aussi bon vouvray.

Il regardait amoureusement la bouteille déjà aux deux tiers vide.

—Ah ! soupira-t-il, il n'en reste au plus que pour un tout petit verre.

Puis, changeant de ton :

—Du reste, nous aurons probablement une belle affaire.

—Alors ?

Sans répondre, le bourgeois négligeant le garçon :

—Une autre fiole ! glapit-il joyeusement. Et encore du même !

Lafleur avait fait un bond comme s'il allait tomber à la renverse.

—On peut commander d'avance, n'est-ce pas ? dit en riant clair M. Martin. Quand le vin est servi, il faut toujours le boire !

Le visage du valet prit une expression de désappointement telle que le bourgeois fut bien obligé de le remarquer.

—Est-ce que vous seriez indisposé ? s'informa-t-il avec intérêt.

—Pas du tout !

—C'est que... vous n'avez peut-être pas l'habitude de boire... autant... Fût puis, ce petit vin-là est traître en diable, lorsqu'on n'y est pas habitué.

—Oh ! moi, fit Lafleur qui craignait de laisser prise à un soupçon, je bois, aussi.

—Allons ! tant mieux ! tant mieux !

—Pourquoi ?

—Parce que nous pourrions encore boire le coup de l'étrier, avant de nous quitter !

M. Martin arrêta au passage le garçon qui faisait sa tournée entre les tables. Et tout doucement :

—Apportez-nous une bonne fiole.

—Du même ? demanda le garçon surpris.

—Oui ! mais de derrière les fagots ! Tu sais, je m'y connais, moi...

—Comment ! s'exclama Lafleur au comble de l'ahurissement, ça fait quatre bouteilles !

—Eh ! bien, mon cher adversaire, ricana M. Martin, sachez donc que quatre, à moi tout seul, ne me feraient pas peur.

—Quatre bouteilles ! à vous seul !

—Oui, quatre, et même cinq. Je bois ça comme du petit lait.

—Comme du lait ! répéta Lafleur atterré.

—C'est bien naturel, j'ai fait ma fortune dans le commerce des liquides et, parmi nos confrères, il n'y en avait pas un qui pût me tenir tête !

Lafleur eut un haut-le-corps.

Il était pris dans son propre piège. C'était à recommencer ! Il résolut de changer de tactique.

Il pensa au flacon de narcotique dont il s'était muni, et qui devait servir pour vaincre la résistance de la jeune fille qu'il allait enlever.

Et, sans être vu, il glissa sa main dans la poche de son gilet pour s'assurer que la fiole s'y trouvait toujours.

Mais encore fallait-il trouver l'occasion de s'en servir utilement et prudemment,

Pour cela, le valet voulu occuper l'attention de son adversaire.

—Faisons la belle, dit-il.

Et M. Martin se mit à battre les cartes.

Mais à ce moment il se fit un certain remue-ménage dans le cabaret.

Plusieurs consommateurs se levèrent en même temps, comme s'ils avaient répondu à un même signal.

Assis, comme on sait, tout au fond de l'établissement, M. Martin ne pouvait juger de ce qui se passait. D'autant plus que Lafleur avait pris soin de lui faire tourner le dos à la porte.

Cependant le bruit augmentait ; on remuait les tabourets, on déplaçait les tables, des gens plus pressés appelaient à haute voix le garçon pour régler le montant des consommations.

Quelques-uns, dans leur précipitation à sortir, en bousculaient d'autres qui ne leur ménageaient pas les interpellations vives et les épithètes malsonnantes.

M. Martin intrigué, à la fin, de tout ce tapage, s'était retourné et cherchait à en deviner le motif.

—Je parie que c'est le coche de Normandie qui arrive, dit-il tout à coup en se levant,

Mais Lafleur le retint par le bras.

—Allons donc, mon cher, fit-il, vous en avez encore pour plus de trois bons quarts d'heure !

Et il ajouta :

—Du reste, je vais aller dire au patron de nous faire prévenir.

Il avait alors rapidement parcouru la distance qui le séparait du comptoir, et il put, en jetant un regard sur la place, s'assurer que c'était bien la voiture tant attendue par M. Martin qui apparaissait au loin.

—Corne du diable ! murmura le valet ; il n'y a plus à hésiter. En avant les grands moyens !

Il s'en revint donc auprès de M. Martin qui, pour ne pas perdre de temps, avait rempli les deux verres.

—Bravo, mon cher monsieur, fit le domestique en s'asseyant à la place qu'il occupait auparavant, je vois que vous savez mettre le temps à profit. Ce sera le coup de l'étrier !... Et comme nous sommes, maintenant, manche à manche, je vous propose de jouer la belle en cent points seulement.

—Soit ! riposta le gros homme. Mais jouons vite alors, car je ne serai pas fâché de prendre l'air du dehors, en attendant l'arrivée de ces chères demoiselles.

Lafleur saisit le paquet de cartes afin de le passer à son adversaire ; mais il s'y prit d'une façon si maladroite, en apparence, qu'il envoya une bonne moitié du jeu s'étaler par terre.

—Maladroit que je suis ! s'écria-t-il ! Ne vous donnez pas la peine de les ramasser, mon cher monsieur, je vais moi-même...

Mais il ne bougea pas. Et déjà M. Martin s'était baissé et s'empresait, non sans difficulté, de saisir les cartes une à une.

Prestement, Lafleur retira de son gousset le petit flacon de cristal et en versa une partie du contenu dans le verre de M. Martin.

En ce moment la face rougeaude du brave bourgeois émergeait de dessous la table.

—Sapristi, s'écria-t-il, en soufflant comme un phoque, ce n'est pas commode de se baisser ainsi.

—Buvez, cela vous remettra, dit Lafleur ; et, élevant son verre, il en absorba le contenu.

M. Martin aspira bruyamment le contenu du sien ; mais en replaçant son verre sur la table :

—Pouah ! dit-il, quel singulier goût a ce vin !

—Le mien aussi, affirma le domestique.

Puis ayant regardé dans l'intérieur des verres.

—Parbleu, fit-il, j'aurais dû m'en douter ; tous ces vieux vins déposent d'ordinaire, et j'ai eu la maladresse de vous verser le fond.... Mais, nous n'en mourrons pas pour cette fois, ajouta-t-il en riant.

Il ne s'agissait plus, maintenant, que de laisser au narcotique le temps de produire son effet.

Pour cela il n'y avait qu'à prolonger un peu la partie.

Lafleur se mit à battre lentement les cartes, sans se préoccuper le moins du monde des gestes d'impatience qui échappaient à son adversaire.

Après deux bonnes minutes d'attente, M. Martin put enfin arriver à couper.

Mais alors, ce fut avec une lenteur plus grande encore que